



Photo : © privé

Laurent
Jalabert

Un historien français
dans un projet de
recherche OFAJ : regards

Une « Ecole OFAJ »

Enjeux et perspectives de
la recherche interculturelle franco-allemande



Laurent Jalabert

Université de Lorraine – Nancy (CRULH)

<http://cruh.univ-lorraine.fr/contentId=8534>

Maître de Conférences HDR en histoire moderne

Années de travail avec le secteur « Recherche et évaluation de l'OFAJ » : depuis 2014

laurent.jalabert@univ-lorraine.fr

Histoire et mémoire des espaces frontaliers
franco-allemands (Etat, guerre, patrimoine)

Époques moderne et contemporaine



Un historien français dans un projet de recherche OFAJ : regards

Depuis 2014, je participe comme historien français à un projet de recherche piloté par l'OFAJ, « 100 ans après la Première Guerre mondiale – 100 projets pour la paix en Europe »¹, avec des collègues allemandes sociologues. À partir de cette guerre et du contexte de son

¹ L'aboutissement de ce projet s'est traduit par l'ouvrage suivant : JALABERT, Laurent, CZUBAK, Nicolas, KOENIG, Die-mut & ODIERNA, Simone, 2021, *Du passé à l'avenir, un siècle après : dynamiques mémorielles autour des rencontres internationales et de la « Grande Guerre »*, Paris, Téraèdre.

centenaire, il s'agissait d'examiner la manière dont le contenu historique et mémoriel est transmis dans un contexte encadré, scolaire et surtout extrascolaire, afin de développer des idées et des impulsions nouvelles pour la poursuite de la mise en œuvre de projets d'éducation à la mémoire dans un contexte international. Pour ce faire, une équipe s'est « trouvée » et ce point de genèse est important : l'impulsion ne venait pas de deux collègues, l'une Allemande et l'autre Français, qui se

connaissaient, mais de la première qui cherchait un partenaire historien en France. Le pari pouvait ainsi sembler périlleux en raison de cette méconnaissance de départ mais, *in fine*, une équipe mixte et paritaire s'est montée et a bien fonctionné.



Pour un enseignant-chercheur français, la collaboration était à construire dans un contexte différent de celui connu habituellement. En effet, la pratique des collaborations franco-allemandes ne m'était pas inconnue mais une différence importante réside dans le fait que le fonctionnement repose sur un cadre avec trois acteurs, dont l'OFAJ. C'est là un point notable. Il ne s'agit pas d'une tutelle invasive sur les méthodes de recherche mais de la mise en place d'un cadre destiné à accompagner et faire aboutir la recherche engagée. Ce dernier point peut apparaître comme une évidence mais les chercheuses et chercheurs savent bien que toute collaboration scientifique et que toute recherche internationales ne sont pas fructueuses, notamment pour des questions de calendriers scientifiques, de carrière, de pratiques différentes et de personnalités. Les chercheuses et chercheurs,

même s'ils se connaissent parfois bien, peuvent rester inconnus l'un à l'autre quant aux pratiques scientifiques, particulièrement lorsqu'il s'agit de réellement travailler ensemble et de dépasser un simple échange que la bienséance sociale peut éventuellement borner. Avec la présence d'un tiers, il y a un accompagnement humain et scientifique qui aide à dépasser les simples perspectives et pratiques individuelles pour aider à un véritable échange, obligeant les membres de l'équipe de recherche à parfois se repositionner sur leur propre champ d'études. L'OFAJ est aussi d'une aide précieuse pour conserver une dynamique à la recherche engagée car, dans le contexte franco-allemand, il faut compter avec des rythmes scolaires et universitaires différents. Si une chercheuse/un chercheur ne connaît pas de limites réelles entre son travail d'enseignement, les recherches et le temps privé, il n'empêche que la réalité de la vie appelle *grosso modo* à s'adapter à un calendrier national. Or, avec des décalages nationaux, le rythme des échanges binationaux pourrait se diluer dans le temps. L'OFAJ constitue dès lors une sorte de veille qui permet de pallier le danger en établissant une régularité dans les

rencontres et en aidant à fixer des échéances. Autre point important, celui de la langue. Même si la maîtrise respective des langues nationales est souhaitable pour l'échange franco-allemand, à moins d'être parfaitement bilingues, il arrive toujours un moment où certaines formulations – par exemple écrites – peuvent engendrer des difficultés de compréhension. Dans notre cas, l'aide apportée a été précieuse dans ce domaine, d'autant plus que les membres de l'équipe de recherche venaient d'horizons scientifiques aux vocabulaires différents. Le cadre apporté par l'OFAJ a eu un réel effet fédérateur qui a contribué à dépasser la simple agrégation des individus que l'on peut connaître dans le contexte classique des échanges scientifiques pour aider à modeler une réelle équipe. D'ailleurs, preuve en est, ce sont déjà de nouveaux échanges entre certains membres de cette ancienne équipe pour monter un nouveau projet binational.



Enfin, l'accompagnement par l'OFAJ se traduit par un regard extérieur sur son travail, en la personne d'un tiers qui n'est pas nécessairement de sa sphère scientifique. C'est aus-

si là un élément d'importance car il oblige la chercheuse ou le chercheur à une question simple mais essentielle : suis-je intelligible avec mon propos ? Pour une chercheuse/ un chercheur, cela oblige à un réel décentrage du regard sur son propre travail. Si cela s'effectue de fait dans la pratique quotidienne, on sait que les cultures scientifiques et la personnalité de chacun en font une réalité plus ou moins concrète et admise. Par ailleurs, la mise en œuvre du discours propre à chaque science, lorsque l'on s'adresse à des pairs, s'appuie sur nombre d'implicites qui ne le sont plus dès que l'on ouvre le public destinataire. À partir du moment où l'on sort de sa sphère scientifique à proprement parler, les cadres de formulation peuvent changer, amener à d'autres modalités d'énonciations. Cela conduit à établir un constat sur les apports de cette pratique de recherche avec l'OFAJ.



En effet, la confrontation à l'autre et à ses pratiques appelle à sortir de ce que l'on pourrait qualifier de « zone de confort », ce qui est assez stimulant et nécessaire pour la recherche mais qui n'est pas toujours aisément admis individuellement.

Concrètement et à titre personnel, il a fallu composer avec un environnement scientifique doublement différent, en raison de cultures scientifiques nationales autres. Les démarches en sociologie et en pédagogie, dans un contexte allemand, peuvent a priori déstabiliser un historien français, même si l'approche historique utilise des méthodes et pratiques de ces sciences humaines, sans nécessairement les nommer ni utiliser leurs références. On peut observer avec intérêt par exemple l'interprétation et l'usage d'autrices et auteurs pratiqués par la sociologie et l'histoire, de part et d'autre d'une frontière. Plus précisément, c'est dans l'emploi de la terminologie que se sont révélées des différences et une nécessaire adaptation respective, laquelle s'est traduite par des échanges destinés à s'entendre sur l'emploi de méthodes, termes et concepts compris et admis, sans recherche d'ailleurs d'un accord parfait.



C'est là, me semble-t-il, un point important quant aux apports de ce type de contexte de recherche. Déjà, au sein des écoles historiques française et allemande, j'avais pu noter des approches et des modalités de

mise en œuvre différentes du récit historique. Avec l'ouverture à une autre science humaine, portée ici par des collègues allemandes, l'enrichissement a été réel, confirmant l'intérêt – la nécessité – de s'ouvrir intellectuellement à de nouveaux champs de réflexion. Surtout, et cela me paraît essentiel, cela permet de travailler l'écoute de l'autre, de ses points de vue et analyses, et contribue largement à décroiser les pensées.



Les bénéfices de ces recherches et de ce contexte d'échanges offert par l'OFAJ sont, à mes yeux, pluriels. En ce qui concerne l'enseignement, part importante du métier, les discussions et l'observation de pratiques pédagogiques différenciées constituent une véritable source d'enrichissement sur le regard porté dans les pratiques nationales, ce que j'avais déjà pu constater lors d'un stage en Allemagne comme jeune enseignant de l'enseignement secondaire. Les modalités de mise en activité me paraissent stimulantes, d'autant plus que cela m'a aidé à également modifier mes propres pratiques à l'Université. Il ne s'agit en rien de copier un processus éducatif mais d'en adapter certains

usages dans le contexte national. À ce titre, en tant que co-responsable d'un master enseignement à l'Université depuis peu, il m'apparaît évident de tenter de faire évoluer la formation, dans le cadre imposé par le ministère, vers de nouvelles modalités pratiques afin d'ouvrir les futurs enseignantes et enseignants à d'autres pratiques pédagogiques. D'ailleurs, il serait vraiment stimulant de pouvoir mettre en œuvre, au sein de cette formation, un échange sur plusieurs jours pour donner le temps à une vraie analyse de pratique et à un retour réflexif.



Pour le chercheur en histoire, le travail en collaboration effectué depuis plusieurs années amène à de nouveaux questionnements autour de la construction du récit historique comme aussi sur les usages de l'histoire, particulièrement lorsque l'on sort du monde des historiennes/historiens eux-mêmes. C'est déjà une expérience que j'ai pu pratiquer en organisant des activités de diffusion du discours scientifique hors de l'Université et qui amène la chercheuse ou le chercheur à penser son positionnement dans la sphère sociétale. Autre bénéfice réel, celui de renouveler ce type d'expérience,

de lancer de nouveaux projets de recherche, ce qui est le cas depuis l'achèvement de celui évoqué dans ce propos. À nouveau, l'OFAJ s'est montré un facilitateur car il permet de mettre en réseau des individus, de faire connaître des structures et moyens disponibles à même d'épauler une recherche.



Pour conclure ce bref propos, je dois dire que l'insertion au sein d'un projet de recherche encadré par l'OFAJ a été d'un réel bénéfice à la fois humain et professionnel. Humain car la rencontre avec d'autres personnes, d'horizons différents, reste une source d'enrichissement personnel. Professionnel car de nouvelles perspectives s'ouvrent, on l'a dit pour des pratiques mais également pour de nouvelles prospectives et réflexions, notamment à des échelles nouvelles. Enfin, au-delà de ces aspects, il faut bien dire qu'à mes yeux ce type d'entreprise d'échange et de collaboration constitue un point important – même si modeste – pour contribuer à développer une conscience européenne, non pas factice mais bien concrète, par un retour d'expérience et d'altérité.